



(gros plan)

For a Better Life – Cow, 2006.



## LE TRAVAIL ORGANIQUE DE LAURE PROUVOST

**Primée, en 2010, pour son film *Monolog* et, en 2011, pour *The Artist*, Laure Prouvost est revenue en 2013 au Festival international du court métrage d'Oberhausen avec *Swallow* et une rétrospective de ses œuvres, comprenant notamment *Wantee*, une installation vidéo récompensée par le Turner Prize 2013. Laure Prouvost est ainsi la première artiste contemporaine française à remporter ce prestigieux prix. Rencontre avec une artiste hors normes.**

Mai 2013. Affublée de deux poissons frais sur la tête, Laure Prouvost, trente-cinq ans, pose face à l'objectif du photographe du Festival d'Oberhausen, toujours à la pointe de l'avant-garde. Elle n'a pas encore obtenu le fameux Turner Prize, l'un des plus remarquables prix de l'art contemporain, mais elle s'attribue déjà une étrange couronne. S'agit-il de celle du clown dans le grand cirque de l'art contemporain ? Peut-être. Néanmoins, précisons ici d'emblée, que ce côté clown n'est pas un masque afin de cacher on ne sait quel côté sombre. La loufoquerie de l'artiste est à cent pour cent constitutive de son talent. Et il faut avouer qu'au sein du très sérieux Festival d'Oberhausen, où l'on s'interrogeait au passé simple sur ce que fut le cinéma, et où les œuvres audiovisuelles de Laure Prouvost étaient présentées aux côtés de celles de deux artisans radicaux du Super 8 – Luther

Price, avec son overdose de séquences de sodomie et de boucheries, et Helga Fanderl avec son flux pélagique d'un éternel bucolique –, le travail de la jeune Lilloise paraissait on ne peut plus à contre-courant de la pompe du premier et du lyrisme fleurs-des-près de la seconde.

### poisson-clown

Poisson-clown, Laure Prouvost nage également dans d'autres eaux que celles du noble septième art. Contrairement à des vidéastes telles que Sam Taylor-Johnson ou Eija-Liisa Ahtila, l'artiste n'envisage pas ses films comme des œuvres de cinéma, exception faite de la superproduction *The Wanderer* (nous y reviendrons), qui demeure *in fine* mineure et isolée dans son œuvre.

Artisan, Laure Prouvost est avant tout une bricoleuse. Elle compose des univers et des décors

avec des matières recyclées ; elle sculpte aussi bien le papier, le carton, le verre que le tissu ; elle peint, dessine, écrit sur ses toiles. Bref, elle utilise tout ce qui lui passe par la main. De la vidéo également. Filmant souvent, très souvent, elle s'est constitué une vidéothèque d'images et de sons hétéroclites qu'elle détourne et malaxe comme de la terre glaise.

Son œuvre filmée, fugue à la sensualité labile, échappe également à la sphère de l'art contemporain en ce qu'il est devenu un concept pur qui consiste en la création de blocs vides que le spectateur doit enrichir ou rêver et dont le sens final – diffus, voire absent – reste à jamais fuyant. Décomplexée, Laure Prouvost ne craint ni le sens, ni la sensation ; bien au contraire. À un milieu qui commande aux artistes de prendre ●●●

21



Swallow, 2012. DR.





## ( gros plan )

... une pose, elle tend des créations intuitives et organiques. Dans *I Need to Take Care of My (Conceptual Contact)*, elle consacre un film entier à l'entartage d'une monographie consacrée à John Latham, peintre conceptuel anglais, qui fut son professeur à la Central Saint Martins College of Art and Design, et qui eut pour obsession de transformer l'objet livre en œuvre d'art. Pendant dix minutes, lors d'un plan-séquence cadré au plus près sur ses mains, Laure Prouvost recouvre l'ouvrage consacré au saint homme d'un onguent blanc. À travers cet hommage gentiment provocateur à celui qui produisait des "pensées gelées", elle répète qu'il faut prendre soin de John (Latham) et qu'il faut bien masser l'art.

Et l'art, Laure Prouvost n'oublie jamais de le masser. Elle le frictionne avec ses œuvres audiovisuelles, lesquelles occupent le centre de ses installations et de ses performances, lesquelles foisonnent de références cachées, fictionnelles ou réelles, que la réalisatrice ne cite jamais explicitement, mais que l'on devine (références à John Latham donc, mais également au dadaïste grand recycleur-récupérateur d'objets Kurt Schwitters).

### Kafka sur le rivage

22

Production imposante, tournée caméra à l'épaule avec une équipe de cinéma, les deux premiers volets de *The Wanderer* occupent une place un peu particulière dans l'œuvre de Laure Prouvost. Ces deux films s'appuient sur un scénario que le joyeux drille et compère d'école de l'artiste, l'Écossais Rory MacBeth, a écrit en traduisant *La métamorphose* de Kafka sans connaître un seul mot d'allemand. Le premier volet accompagne un homme perdu dans le labyrinthe d'un entrepôt de stockage ; le deuxième suit une femme ivre. Très logiquement ces films n'ont absolument rien à voir avec la célèbre nouvelle, néanmoins la référence ici, comme une toile de fond colorée, hante leur régime ; de manière générale, l'ombre de Kafka plane sur l'œuvre de Laure Prouvost qui partage

*I Wish this Video Was Deeper*, 2011.



*Stong Sory (vegetables)*, 2005.

avec l'auteur du *Procès* le même goût pour confronter des situations triviales à une innocence enfantine, laquelle révélera toute une mécanique absurde ou démoniaque.

### thank you for coming

Exception faite de *The Wanderer*, les vidéos de Laure Prouvost sont des essais à la première personne, des fictions sans trame narrative, parlées et interprétées par l'artiste elle-même, dont on ne voit jamais le visage à l'écran, mais qui, dans le rôle d'un "je" masculin ou féminin, convoque une mère, une grand-mère, voire un grand-père fictionnels. Ce "je" double, proche et lointain, de l'artiste interpelle régulièrement le public.

Alors que l'art contemporain (ainsi que plus largement le septième art...) cultive un certain penchant au solipsisme, Laure Prouvost intègre le spectateur au cœur de son grand tourbillon d'images et de sons. *Monolog* commence par le plan d'une porte qui claque accompagné, quelques secondes plus tard, par l'accueillante locution : "Thank you for coming." La clôture (de la porte) engage l'observateur à l'intérieur d'un film-monde dans lequel la narratrice va, tour à tour, mettre son cœur à nu, philosopher, rêver, fantasmer et se confier. Jouant de l'illusion d'un *work in progress* avec ses effets de flous, ses sollicitations directes et son environnement sonore brut, ce film conduit le spectateur à l'intérieur de l'espace film, dans une sorte de vestibule voyeuriste dont l'expérience n'a rien à voir avec une agitation priapique, mais où, comme connecté par télépathie au cerveau de la réalisatrice-performatrice, il s'agit d'expérimenter un déplacement illusoire (celui d'un spectateur devenu acteur), de s'immiscer dans un *show* aux mille miroirs.

### agitations frénétiques

Donner à voir ces films n'est pas une mince affaire. Dans cette œuvre gigogne, où le montage est roi, des régimes d'images et de sons très variés – toujours azimutés par le ludisme léger d'un esprit disruptif – s'enchaînent ou



*Monolog*, 2009.

communiquent selon des modalités et des articulations intimes. L'aspect non professionnel trivial et familial de la vidéo, l'ébriété punk des montages et la délicieuse fantaisie de l'univers de Laure Prouvost masquent l'ampleur d'un processus créatif qui a parfois exigé des heures, des mois ou des années dans sa conception.

Dans ces films, on se fait mal, on étouffe, on court, on tombe, on se frotte contre les murs, on saigne, on crie. Ça sent le plastique brûlé, la terre, le thé, le sang. Les couleurs sont vives. L'image clignote. Un écran rouge aveugle. Un écran blanc suit. Des incrustations de textes (cartons et sous-titres) se contredisent ou interagissent avec ce qu'affirme le protagoniste. Support raréfié ou eidétique, le référent visuel, tel une fusée de détresse lancée en pleine mer, éclaire (ou non) des formes, des mots ou des sons. Un doigt, l'index du protagoniste, désigne des objets. S'agit-il d'une chaise, d'une fenêtre ou d'une paire de chaussettes ? Écran de fumée comme grisé par sa propre motricité, par la logorrhée intérieure d'une pensée machinale, le film glisse, tourne, vrille, mue sous nos yeux pour prendre une autre forme. Mais où court donc ainsi Laure Prouvost ? À qui tente-t-elle d'échapper ?

### imitation of life

Le sens, disions-nous en guise d'introduction. Il n'est question que de cela : des cinq sens, et des sensations. Donner du sens serait-il aujourd'hui devenu subversif ? Laure Prouvost définit son rôle d'artiste de manière très classique : il s'agit pour elle d'imiter la vie. Tout simplement, aurait-on envie d'ajouter, s'il n'était de projet plus complexe.

Réalisé en Italie et présenté à l'intérieur d'une installation à la Whitechapel Gallery, *Swallow* est l'un des grands succès et l'une des vidéos les plus remarquables de l'auteure. Dans ce film, qui littéralement respire, l'artiste traduit sinon provoque des sensations. Les inspirations et les expirations d'une bouche rythment cette vidéo dans laquelle se télescopent des images furtives : un pied sur des framboises, un torrent, des



De haut en bas : *It Heat It*, *OWT* et *Monitor to Vegetables*, 2010.

oiseaux en plein vol, un ananas sortant de l'eau, une figue pressée contre le sein d'une femme...

La dimension sonore (de la respiration, mais également de l'alternance entre les plages de silence et les séquences musicales ou parlées) y est essentielle. Laure Prouvost compose une symphonie structurée autour de répétitions, de successions et d'accumulations au centre de laquelle se déploie une iconographie nodale : des femmes se baignant nues dans une rivière. Cette séquence, coupée par des plans très courts, dont la connotation symbolique ou empirique de l'expression de la consommation du désir ne fait aucun doute, épuise jusqu'à l'excès – de manière burlesque à bien des égards et sans jamais en passer par la pornographie – toute la mécanique de l'acte sexuel. Quant à l'humour ici, à la limite du non-sens, il consomme et consomme l'anamnèse du cliché de ces Venus naïves – femmes-objets issues d'une sphère picturale (des représentations de Botticelli et de Michel Ange) – et déplace la question de la sexualité et de l'assouvissement du plaisir tant du côté du fugitif que du côté de l'excès et de l'expansif, à la limite du répulsif.

Rendons donc grâce ici au jury du Turner Prize d'avoir révélé au public français qui ne la connaissait pas cette artiste excessive et hors normes, dont il faut absolument découvrir le travail.

Donald James



DR.

## entretien

### Bio-filmographie sélective

Laure Prouvost est née à Lille. Elle vit et travaille à Londres. Elle a exposé à Londres, à Genève, à Canton... Son installation vidéo *Wantee* a obtenu le Turner Prize 2013.

- 2005 **Stong Sory (vegetables)**, 2 mn
- 2006 **For a Better Life – Cow**, 2 mn
- 2009 **Burrow Me**, 13 mn ; **Monolog**, 9 mn et **I Need to Take Care of My (Conceptual Contact)**, 4 mn
- 2010 **Monitor to Vegetables**, 3 mn ; **The Artist**, 10 mn ; **OWT**, 4 mn et **It Heat It**, 7 mn
- 2011 **The Wanderer (Betty Drunk, The Storage)**, 15 mn et 17 mn
- 2012 **Swallow**, 12 mn
- 2013 **Wantee**, 14 mn

#### ■ ■ ■ Quel a été votre parcours ?

Je n'ai pas passé le bac. Je viens du nord de la France. Je n'étais pas faite pour l'école classique. À treize ans, je suis allée dans une école artistique en Belgique et à dix-huit ans, j'ai rejoint Londres, où je vis encore aujourd'hui.

#### ■ ■ ■ Les lieux où vous filmez sont-ils décisifs ?

Pour *Wantee*, il fallait que je trouve de la boue ; j'ai donc choisi d'aller au cœur de la campagne anglaise, dans une ferme. Pour *Swallow*, j'étais en Italie, et j'ai voulu jouer avec le soleil, avec les émotions *pushy*, excessives et écoeurantes. Mais je filme un peu partout, je filme pendant des heures. Je collectionne les images. Chez mes parents, je filme les poules, ou les chevaux qui galopent.

#### ■ ■ ■ Écrivez-vous toujours un scénario avant de filmer ?

Ça dépend. Pour *Wantee*, j'avais été choisie pour réaliser une œuvre autour de Kurt Schwitters. J'ai créé tout un décor et écrit une narration. Mais, la plupart du temps, la naissance de mes films est très organique. Je pars d'une idée, d'un désir, de l'envie de faire une vidéo qui soit, par exemple, comme un battement de cœur, ou de faire une vidéo qui donne le sentiment de la 3D, sans user de la technologie 3D ; juste le désir de communiquer, de provoquer des sensations avec des sons et des images, sans aucun matériel high-tech.

#### ■ ■ ■ Vos films fonctionnent par associations, avec des télescopes d'images et des métaphores...

Je ne sais pas, au départ, ce qu'il va y avoir dans mes films. J'ai une idée, mais il me faut un temps de maturation. Le montage est essentiel. Pour *Wantee*, j'avais tourné plus de quinze heures de rushes pour dix minutes. Je coupe beaucoup. Je cours constamment vers ce qui, pour moi, est essentiel.

#### ■ ■ ■ Connaissez-vous *Un chien andalou* ? Ce film vous a-t-il inspiré ?

Oui, c'est film important car il fait mal aux yeux.

#### ■ ■ ■ Quand on découvre vos vidéos, on a l'impression que ça bouge beaucoup, voire tout le temps. Est-ce pour garder en éveil l'attention du spectateur ?

En effet, il y a cette idée que le spectateur doit participer. Pour moi, l'œuvre d'art n'existe que grâce au spectateur. Il y a donc toujours ce ●●●



*The Artist*, 2010.





## ( gros plan )



Wantee, 2013. © Courtesy Laure Prouvost ; MOT International Londres et Bruxelles.



- dialogue plus ou moins réel puisque, forcément, c'est une image qui parle... Mais cela n'arrête pas de bouger tout simplement parce que je suis un peu frénétique et parce qu'avec la vidéo tout est possible ; je veux faire une histoire sur tout.

### ■■■ Qui est le personnage de vos films ? Est-ce vous ?

Non, c'est un personnage imaginaire. Un masque. Bien sûr, c'est moi, il y a la réalité d'un "moi". L'art ne cesse d'être en compétition avec cette réalité. J'essaie de traduire le froid du marbre d'une table et je me demande comment je peux bien représenter cela en images. Cette problématique m'obsède et m'occupe entièrement. Alors, avec ces personnages, ma voix devient un objet, je me place dans l'image, ou je filme d'autres personnes, j'essaie de faire appel à l'imagination du spectateur. Une de mes premières vidéos s'appelait *Eva 43 Years Old* ; avec ma voix, j'inventais des histoires à chaque coin de rue que l'on voyait, notamment celle d'une femme nue qui court de gauche à droite, puis saute sur un mec. Et, avec pour seul support cette voix, je crée ou j'ajoute beaucoup d'éléments visuels et non visuels. Cette voix me permet de dire des choses que je ne pourrais pas dire si la tâche de le faire m'était directement attribuée... Mon grand-père fictionnel me permet de faire une critique du système de l'art contemporain et plus largement de l'Histoire ; ma grand-mère a une dimension *gossip*, elle raconte des histoires pas forcément importantes... J'aime cette idée de famille imaginaire. C'est quelque chose que tout le monde peut comprendre et à quoi tout le monde peut se connecter. C'est amusant de créer ainsi une réalité, plus réelle que la réalité.

### ■■■ Pourquoi travaillez-vous en vidéo ?

La vidéo permet de tourner vite et beaucoup, et ça me laisse énormément de liberté dans les choses que je tente, que je garde ou non. C'est un médium qui me va bien, que j'aime bien. Mais il me faut passer beaucoup de temps à faire du montage. Lorsque j'ai étudié les Beaux-arts en Belgique, à l'institut Saint-Luc de Tournai, j'ai tout de suite été attirée par la vidéo, j'ai continué en Angleterre et c'est devenu mon principal outil. Je crée des univers autour de ces vidéos. À la Tate Gallery, on



retrouve une de mes installations, où, sur une scène, tu t'assoies sur des chaises et tu regardes la vidéo. Mon travail sur les objets, sur les miroirs et les fenêtres notamment, est beaucoup plus récent. La vidéo prend des mois à réaliser par rapport aux objets ou à la peinture, et c'est plus difficile à vendre.

### ■■■ Quelles ont été vos influences artistiques ?

Je suis très classique. J'aime bien tout. Je n'ai pas une très bonne mémoire. Mais je crois que c'est une pulsion de devoir réagir à la vie, à la mort en créant. Et je ne retiens pas les noms et je ne suis pas trop non plus dans cette idée du star-system. Pour moi, l'important consiste non pas à savoir qui sera le plus coté, ou qui influence qui, mais à créer des possibilités de regarder.

### ■■■ Pouvez-vous nous parler de votre vidéo la plus récente, *Wantee* (qui a reçu le Turner Prize) ?

Dans cette vidéo, mon grand-père fictionnel se révèle être le meilleur ami de Kurt Schwitters. Mais personne ne connaissait son histoire. Alors j'ai travaillé sur cette notion de comment la société fabrique l'Histoire, l'histoire de l'art, et comment elle devient fiction plus qu'une réalité puisque l'artiste est mort et on fait un peu ce qu'on veut avec. J'ai mis en scène, dans cette vidéo, le salon imaginaire de mon grand-père, où il y avait une présence très forte de la terre, des pots et des théières.

Propos recueillis par Donald James,  
entre mai et décembre 2013

